

roulement pour les mêmes personnes, que cela a bouleversé sa cervelle de lièvre, et qu'il commet souvent des erreurs qui impatientent son maître et scandalisent l'assistance. Un peu d'indulgence, messieurs; ne pardonnez-vous pas bien à vos poètes qui ont des louanges pour tous les pouvoirs régnants, et qui ont fait tour à tour le roulement pour la république, pour le directoire, pour le consulat, pour Napoléon, pour Louis XVIII, pour Charles X, et pour Louis-Philippe?

A Paris, on peut faire un cours d'histoire naturelle dans la rue. On y trouve tous les animaux de l'arche. Les couleuvres sont l'attribut des marchands de cirage, ainsi que les petits oiseaux qu'on fait tenir immobiles en leur tordant le cou. Le marchand de cirage se sert de ses bêtes pour en attraper d'autres, absolument comme les oiseleurs. En général, le marchand de cirage est un jeune homme au regard assuré, un beau parleur, improvisant facilement, prompt à la riposte, et accoutumé aux orages de la place publique.

Quand il se voit entouré d'un respectable cercle de badauds, il élève la voix : « Nous allons tout à l'heure, messieurs, faire danser devant vous le grand serpent rouge » (mouvement marqué de curiosité dans l'assemblée); « mais, avant

« de faire danser le grand serpent rouge, qui est  
« là, dans la mousse, au fond de ce coffre, j'au-  
« rai l'honneur de rappeler à l'aimable société  
« que je suis tous les jours sur cette place, et  
« que j'y débite avec un succès toujours crois-  
« sant l'incomparable cirage de M. Auger. » (Ici  
la moitié de l'auditoire s'en va; le marchand  
lance sur les déserteurs un regard de courroux  
et de mépris, mais sans interrompre son dis-  
cours.) « Ce cirage, avantageusement connu en  
« France et même en Europe, est le seul qui  
« prenne par dessus les corps gras. Que quel-  
« qu'un de vous » (l'orateur, en disant ces mots,  
parcourt de l'œil les chaussures de la société)  
« que quelqu'un de vous veuille bien don-  
« ner son pied : il n'en coûte rien, c'est pour  
« mettre mon cirage à l'épreuve. » (Un maçon s'a-  
vance, et pose sur un petit tabouret son gros  
soulier tout blanc de chaux; l'orateur continue,  
tout en retroussant le pantalon et les guêtres  
du maçon.) « Tenez, messieurs! je crois que je  
« ne serai démenti par personne, si je dis qu'il  
« est impossible de voir une chaussure plus sale  
« que celle de monsieur. Cette chaussure n'a pas  
« été cirée depuis six mois au moins; il y a des-  
« sus une triple couche de boue et de plâtre. »  
(Ainsi parlant, il gratte le soulier avec ses on-  
gles.) « Et cependant, messieurs, vous allez voir

« le brillant que j'obtiens ! Je commence par graisser la chaussure de monsieur. » (Il prend en effet un bout de chandelle ou un peu de saindoux, et graisse le soulier.) « Tenez, messieurs ! vous voyez que ceci est bien un corps gras que j'étends sur la chaussure de monsieur. » (L'auditoire est profondément attentif, et donne tous les signes du plus vif intérêt. Le marchand crache sur un pain de cire, empâte sa brosse, saisit de l'autre main une brosse à faire reluire, et se met à l'œuvre tout en poursuivant sa harangue.) « Ceci, messieurs, est l'affaire d'un instant, et voici le brillant que j'obtiens. » (Il brosse, brosse des deux mains. Quand il a rendu bien noir et bien luisant le bout et le dessus du soulier, tandis que tout le reste demeure blanc, il demande l'autre pied, et y fait la même opération.) « Voilà, messieurs, la qualité de mon cirage. A présent, combien vends-tu ton cirage ? » (Remarquez la hardiesse de ce tutoiement et celle de ce trope par lequel il s'adresse brusquement à lui-même la question que doit naturellement lui faire la société.) « J'en ai à tous les prix. J'ai des pains de trois sous pour la commodité des personnes ; j'en ai à six sous, qui en contiennent trois comme ceux de trois sous ; j'en ai à douze sous, qui en contiennent trois comme ceux de six. Il faudrait vraiment,

« messieurs, n'avoir pas trois sous dans sa poche, ou n'être pas amateur de la propreté pour se passer de mon cirage. Vous me direz qu'un ouvrier qui va à son ouvrage n'a pas besoin d'être élégant. J'en conviens, messieurs ! Mais les manches on est pourtant bien aise d'avoir une chaussure propre ; et avec un pain de trois sous je garantis que vous pouvez entretenir votre chaussure pendant six mois. Voyons, messieurs, qui est-ce qui en désire ? » (Un compère s'avance avec trois sous.) « Encore un de trois sous à monsieur. » (C'est la première personne qui en demande.) « Qui est-ce qui en désire encore ? » — Le pauvre diable a beau s'égosiller, personne ne répond. Un individu se détache de la masse, puis un autre, puis un troisième ; le groupe s'éclaircit, se disperse, à l'exception de deux ou trois benêts qui attendent patiemment la danse du grand serpent rouge ; et le maçon s'en retourne tranquillement rue de la Mortellerie, avec ses deux fractions de soulier cirées.

Qu'est-ce qu'on voit là-bas, où il y a tant de monde attroupé ? Ah ! c'est l'avaleur de sabres. Pauvre diable ! quelle chienne d'industrie ! A quoi ne pousses-tu pas les hommes, maudite nécessité de manger du pain ? Nous en avons vu qui mangeaient des rats, des oiseaux vivants : celui-ci mange toute la boutique d'un armurier.

Voici maintenant un Hercule femelle, une femme, mère de famille, dit-on, la malheureuse ! qui soulève des meules de moulin avec les tresses de ses cheveux, qui se fait briser des moellons sur le corps à grands coups de maillet. Un tonneau est là, un tonneau plein, avec une corde autour et une solive passée dans la corde. On s'en servira tout à l'heure. Mais auparavant, car il est bon de prendre ses sûretés, l'honorable compagnie doit compléter la modeste somme de vingt sous. Il y en a déjà douze, c'est encore huit qu'il faut. Allons, messieurs et dames, un peu de courage ; il ne faut qu'une première personne qui donne l'exemple. En cette occasion, le public se fait tirer l'oreille d'une manière incroyable et vraiment honteuse pour lui : mais le public ne rougit point. Quelques sous tombent au milieu du cercle, à de longs intervalles. Il n'en faut plus que deux . . . il n'en faut plus qu'un . . . Enfin la somme est complète. Maintenant on demande six hommes de bonne volonté. La femme s'étend sur deux chaises, de façon qu'il n'y ait que sa tête et ses pieds qui portent ; le reste de son corps n'est soutenu par rien. Les six hommes ont peine à enlever le tonneau ; ils l'approchent en chancelant, et le posent sur le ventre de cette malheureuse ; elle leur dit de lâcher tout, et elle balance avec son abdomen cette masse qui fati-

guait six hommes, et elle recommence vingt fois le jour cet effroyable exercice !

Quelle est cette autre dame, en chapeau à plumes, debout, dans un cabriolet découvert, avec ces beaux messieurs à pied, en habits rouges ? C'est un empirique, un docteur en jupons. Elle possède de merveilleux secrets ; elle a des drogues pour toutes les maladies ; elle connaît des simples de tout genre ; elle a découvert la panacée, la fontaine de Jouvence. Achetez de son vulnérable, dictame universel qui guérit tout ; achetez de son baume, achetez de sa camomille, achetez de sa bourrache. Elle parcourt le monde par humanité ; elle ne fait que passer par cette ville ; elle a sauvé de maladies mortelles le grand Lama, le grand Mogol, le grand Négus, l'empereur de Maroc. Et les vieilles commères, et les crédules campagnards, et les innocents conscrits, séduits par le pathos de la vendeuse d'orviétan, échangent leur pauvre argent contre de l'herbe, au milieu des fanfares triomphales des messieurs en habits rouges.

Poursuivons. Autre enjôleur. C'est un dentiste-pédicure. Il a un onguent vert qui guérit radicalement les cors. Il a une pommade rouge qui guérit toute brûlure, et qui fait pousser les cheveux ; son Gille vous la passe sous le nez avec une spatule. Il a une petite pierre noire qui est

un remède souverain contre l'odontalgie. Il égalise, cautérise, sépare, extrait les dents; il confectionne des dents artificielles qu'on ne lui paie qu'après en avoir essayé la mastication. Il est approuvé par l'École de Médecine. Doutez-vous de ses talents? il en a des preuves. Il a des chapelets de dents canines et molaires, dont il s'enveloppe et qui font plusieurs fois le tour de son corps.

« Messieurs, dit-il avec une noble fierté, y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui ait mal aux dents? veuillez m'honorer de votre confiance. C'est sans effort, sans douleur. On ne le sent même pas. »— Long-temps tout le monde reste immobile; à la fin, un pauvre diable s'avance, la figure empaquetée, la joue gonflée comme un ballon. On l'assied. C'est une grosse dent de la mâchoire inférieure, toute cassée. L'opérateur empoigne une tenaille de maréchal ferrant. La dent est saisie. Voilà l'instant dramatique, l'instant décisif. Un cri s'entend, une secousse est donnée, secousse effroyable qui déracinerait un chêne, qui arracherait une montagne de sa base; le patient, la chaise, le Gille qui s'y cramponne, tout est ébranlé, tout est enlevé par le bras de fer de l'impitoyable chirurgien. Enfin, la dent rebelle, la dent récalcitrante demeure au bout de l'instrument avec une bonne portion de l'os

maxillaire. Ignoble spectacle! scène de boucherie et de torture! véritable exécution, à laquelle ne manque ni la curiosité avide de la populace, ni les flots de sang, ni le roulement du tambour pour couvrir les hurlements de la victime!

Faites-nous oublier ces horreurs, légers funambules, adroits sauteurs, souples voltigeurs, joyeux baladins, élégants équilibristes! La troupe nomade arrive. L'établissement est bientôt fait. On étend à terre un mauvais morceau de tapis. Les hommes quittent leur redingote, les femmes leur mante, et l'on aperçoit des corsages écarlate, des tuniques jadis blanches et brodées de paillettes usées, des caleçons collants, du clinquant, des bas troués. La clarinette et le tambourin convoquent la foule, et les curieux d'arriver, de former une haie. Mais le cercle est trop serré; Paillasse prend un bâton et fait le moulinet si près du nez des premières loges, que l'enceinte vivante est forcée de s'élargir. Aussitôt les tours de force commencent. Des femmes, des enfants marchent sur les mains, font la cabriole, le grand écart, mettent leur pied sur leur tête, se roulent, se déroulent, se disloquent en cent façons: on les dirait désossés. A ton tour, Paillasse! et Paillasse, facétieux personnage, avec son habit de toile à matelas, à grands carreaux, sa collerette

et son affectation de gaucherie, mais, au fond, le plus habile de tous malgré son air balourd, approche, fait la culbute et se casse le nez, au milieu des éclats de rire des spectateurs. Puis, voici un homme qui danse sur un fil de fer; puis en voici un autre qui porte sur ses dents une grosse échelle en équilibre et un enfant au bout de l'échelle; puis un troisième qui fait voler des anneaux, des boules de cuivre, des poignards, derrière son dos, par-dessous sa jambe, en rond, en long, dans tous les sens, avec une justesse qui confond, et une volubilité qui fatigue la vue; copie habile, mais pourtant imparfaite, de ces jongleurs indiens qu'on vit ici il y a quelques années, avec leurs formes féminines, leurs membres délicats, leurs doigts légers et flexibles, étonnant nos badauds d'Europe par un genre d'adresse alors inconnu.

Toutefois, il est une chose bien préférable à tous les tours d'adresse du monde, parce qu'au plaisir qu'elle procure, ne se mêle pas l'idée pénible d'une torture physique, l'idée de corps vivants et semblables au nôtre, qui souffrent pour nous divertir. Cette chose, c'est l'étroite et sale baraque des marionnettes; c'est Polichinelle.

Le peuple aime Polichinelle, comme il aime le pain; heureux et sage en cela. Car, je vous le

demande, s'il se dégoûtait de Polichinelle que pourrait-on lui donner en échange? Comment remplacer jamais ce burlesque personnage, si récréatif, si original? Par bonheur, rien de pareil n'est à craindre. Polichinelle est aussi jeune, aussi vigoureux, aussi bien portant que jamais; quoi qu'il arrive, Polichinelle vivra.

Un personnage moins imposant, moins historique, moins européen que Polichinelle, mais qui a bien aussi son mérite, c'est Jocrisse, le vrai Jocrisse, le Jocrisse national, avec sa tignasse d'étope, sa queue en l'air, son chapeau à trois cornes, ses jarrets demi-ployés, ses manches courtes et ses longues mains, son parler ingénu, sa tournure gauche et son air dadais. Reste de la comédie primitive, il joue en plein jour, en plein vent. Ses momeries ont pour but d'obtenir un public. C'est toujours la même histoire, un pauvre Nicodème arrivant de son village et faisant le récit de ses mésaventures. Il vous raconte ce qui lui est advenu à l'auberge, comment il a été accosté dans Paris par des cousines qu'il ne connaît point, comment il a fini par entrer en condition; tout cela copieusement assaisonné de lazzi, de calembours, d'équivoques, de grave-lures, esprit tout fait, saillies au gros sel, qui faisaient rire sur le Pont-Neuf les contemporains

de Boileau, et qu'on s'est soigneusement passées de main en main depuis les anciens gabeurs jusqu'à Tabarin, et depuis Tabarin jusqu'à nous.

Mais tandis que mon Jocrisse amuse l'assistance par ses pasquinades et sa grotesque pantomime, survient le maître qui interrompt brusquement son monologue, et qui commence le dialogue par une ample distribution de coups de pied au derrière et de soufflets retentissants. Ces claques sonores appartiennent en propre à Jocrisse, comme les coups de bâton à Polichinelle. Quand il a bien injurié son valet qui, pour se venger, lui fait de petites niches, de petites espiègeries enfantines, le maître, qui est un escamoteur et qui connaît tous les arcanes de ce grand art, se dispose à captiver à son tour l'attention des spectateurs.

Il prend d'abord une espèce de chapeau dont on a ôté la calotte, et lui fait subir maintes métamorphoses. Sous ses mains savantes, le feutre flexible et docile figure successivement le croissant de la lune, la lune dans son plein, le collet tombant d'un pèlerin, le capuchon d'un moine, la fraise de Henri IV, la coiffure des Cauchoises, des forts de la halle, des portefaix de Marseille, des brigands de Calabre, mille et une autres choses qu'il serait trop long d'énu-

mérer. Il finit ordinairement par représenter la coiffure du bourgeois de Paris, qui consiste en deux cornes pointues placées au sommet du front; ce qui ne manque jamais de provoquer un vif mouvement d'hilarité dans l'assemblée.

Cela fait, il ceint la noble gibecière ou sac à la malice, et prend en main le fameux bâton de Jacob, ce symbole de sa dignité, ce caducée de l'escamoteur, ce sceptre vénérable de la magie blanche. Avec un peu de poudre de perlimpinpin, de petites muscades se changent en grosses balles, de grosses balles en petites muscades; et, toujours à l'aide de la poudre de perlimpinpin, poudre impalpable, invisible, mais toute-puissante, muscades et balles voyagent, disparaissent, reviennent, se multiplient, se séparent, se rejoignent, suivant le caprice de l'enchanteur.

Tout à coup il annonce un tour beaucoup plus beau que ceux qu'on vient de voir, et demande qu'on veuille bien lui confier une montre pour deux minutes. Il est rare qu'on n'en mette pas une à sa disposition. Alors il la place dans un mortier aux yeux de tout le monde; puis, il la pile, la brise, la réduit en mille pièces, après quoi il met le mortier dans un coin, et a l'air de n'y plus penser. Il va chercher un marmouset

de bois, long comme le doigt, et lui commande l'exercice : La tête à gauche ! lui crie-t-il ; la tête à droite ! Il le loue quand il fait bien ; il le blâme quand il fait mal, et pourtant le marmouset ne bouge non plus qu'une souche. « Messieurs, dit-il enfin en le prenant dans sa main, je vais escamoter ce petit bonhomme et l'envoyer à Pondichéry ; » et il se met à lui parler à l'oreille, et fait semblant d'écouter ses réponses. Il prétend, poursuit-il, qu'il n'a pas assez d'argent pour faire le voyage ; et il ajoute cent autres balivernes pareilles. Pendant ce temps, celui qui a prêté la montre est en proie à une inquiétude visible. Enfin, n'y tenant plus, il se risque à la réclamer ; l'escamoteur le regarde d'un air surpris, embarrassé ; il joue l'homme déconcerté afin de redoubler la frayeur de l'autre ; puis, lorsqu'il juge que la comédie a duré assez long-temps, il va tranquillement reprendre le mortier, en tire la montre parfaitement intacte, et la rend à son propriétaire en présence de la foule émerveillée.

Mais le moment le plus plaisant est celui où il annonce qu'il va faire trouver, sous un des gobelets, un joli petit oiseau vivant qui s'envolera, et ira se poser de lui-même sur la tête du plus *mari* de l'assemblée. A cette menace, vous

voyez la terreur ou la gaieté se peindre sur la physionomie des spectateurs, suivant leurs positions respectives. Vous reconnaissez facilement les célibataires et les hommes mariés, à la tranquillité des uns et à la pâleur des autres. Ceux-ci ne peuvent cacher leur inquiétude ; ils se repentent d'être venus là ; ils maudissent cent fois leur curiosité. Chacun d'eux croit que cela le regarde personnellement ; chacun croit déjà sentir l'oiseau fatal se percher sur son malheureux chef, et néanmoins nul n'ose s'en aller, de peur de révéler par cela seul l'effroi secret qui le tourmente. La crainte de cette horrible avanie plane donc vaguement sur toutes les têtes, et le calme ne renaît dans les cœurs que quand on s'aperçoit que c'était pure plaisanterie, et quand l'escamoteur ajoute charitablement : « Ne craignez rien pour vos têtes, messieurs ! le petit oiseau viendra probablement sur la mienne ! »

Tout cela, au reste, n'est que pour arriver au point important, à la vente de certains billets qui contiennent l'avenir. Car l'escamoteur n'est pas seulement escamoteur, il est prophète. Il prédit à la jeune fille quand elle doit se marier, à l'indigent quand il doit faire fortune : vieille industrie fondée sur la crédulité des hommes.

A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer le noble marquis d'Argent-Court, avec sa perruque demipoudrée, son jabot flétri, ses bas mouchetés de fange, son habit français, tout livide et tout flasque de vétusté? Il vend des chansons, et sa dextérité brille à les lancer jusqu'au troisième, jusqu'au quatrième étage, précisément dans la fenêtre qu'il vise. Il fit long-temps les délices de la capitale : mais il n'y a rien d'éternel.

Voilà, j'espère, une belle revue d'histriens et de farceurs. Je ne vous ai pourtant pas tout montré dans ce genre. Mais, je veux rappeler encore, en finissant, trois personnages qui ont été nos contemporains.

Le premier de mes personnages historiques est cette jeune fille qui tournait, qui pivotait sur ses pieds, en chantant, et en tenant tout près de ses yeux la pointe de petites broches ou de longues aiguilles, comme vous voudrez; elle pirouettait sur place avec une telle vitesse, qu'on ne distinguait plus rien, et qu'elle avait l'air d'une toupie qui s'échappe de la main d'un écolier; tout en tournant de la sorte, elle continuait à chanter, et il ne sortait de sa poitrine que des sons pénibles et intermittents. Le second de mes personnages est le grimacier, bien connu sous l'empire, qui divertissait les

oisifs de carrefour, avec la burlesque mobilité de son masque, avec son fameux air de la Bourbonnaise, et avec ses énormes lunettes sans verres, et chargées de grelots, qui lui pinçaient le nez, et auxquelles il imprimait un si plaisant mouvement oscillatoire. L'autre est ce gros goutteux, qu'on trouvait partout, et qui découpait des silhouettes avec du papier noir. Dès que vous étiez assis dans une promenade, il s'établissait à quelque distance, tirait de sa poche son papier et ses ciseaux, et venait, peu d'instants après, vous offrir votre profil, que vous étiez libre de ne pas trouver ressemblant, mais que vous n'étiez pas libre de refuser, à moins de vouloir vous faire une interminable querelle avec l'auteur. Dans ces occasions, je ne sais ce que devenait sa goutte; vous auriez fui à toutes jambes, qu'il aurait trouvé moyen de vous rattraper. Ce pauvre diable avait, dans le jardin de Tivoli, une petite hutte, pas si large qu'une guérite, toute tendue de papier blanc, sur lequel étaient collées des découpures en noir, comme des ombres chinoises. Le soir, il illuminait l'intérieur, et son échoppe était transparente comme une lanterne. Un jour, le hasard fait qu'on veut lui parler; on va à sa hutte, on frappe, on ouvre; les chandelles étaient entièrement con-

sumées, et le malheureux faiseur de silhouettes était assis et mort. On jugea même que c'était depuis quelques jours.

Ceci est triste, ce qui précède est bouffon : image de la vie, qui a toujours un dénouement funèbre, quelles que soient les pantalonnades dont on a égayé le cours de la pièce.

POMMIER.



## UN ATELIER

DE LA RUE DE L'OUEST.



Il n'est aucun de nous, — j'entends des plus insoucieux et des plus dissipés, — qui, du sein turbulent de la grande capitale, n'ait, une fois en sa vie, entre un rendez-vous d'amour et un dîner de garçon, entre une affaire et un plaisir, invoqué, par réflexion, l'humble médiocrité d'Horace et la retraite de Racan. Or, rien de plus aisé à se procurer que la médiocrité d'Ho-